

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO.
LIMITED
COL. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRÉSIDENT
MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant
Phone Main 3487
Bureaux: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville
Published at the Post Office of New Orleans as
Second Class Matter

Pour les petites annonces de de-
mandes, ventes, locations, etc., qui se
soldent au prix réduit de 5 sous la
ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au ki-
osque de journaux du "Times
Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Chermomètre de E. Claudel, Op-
ticien, Successeur de E. & L.
Claudel, 918 rue du Canal,
Nouvelle-Orléans, Lne.

Table with 3 columns: Fahrenheit, Centigrade, and time of day (7 h. du matin, Midi, 9 p. m., 6 p. m.).

La Bataille de l'Aisne

Sa Leçon d'Endurance et d'Héroïsme

Dix neuf jours. Oui, on a
peine à le croire, le féroce
combat qui a lieu actuelle-
ment entre les "alliés" et les
troupes teutonnes dure de-
puis dix neuf jours. C'est
fantastique. C'est inouï.
Dix neuf jours, pendant les-
quels, comme deux grandes
vagues venant se briser avec
fureur l'une sur l'autre, les armées
Franco-Anglaises et Alleman-
des se sont jetées l'une sur
l'autre alternativement, et
cela sans répit, sans cessa-
tion aucune.
Dix neuf jours de luttes
effroyables, de corps à corps
acharnés, d'attaques et de
contre-attaques formidables,
de charges à la baïonnette
sans nombre, de mêlées terri-
bles dont les survivants ne
sorientaient qu'à bout de souffle
et presque évanouissants.
Dix neuf jours pendant
lesquels les forces armées
des pays ennemis se sont
évertuées à briser le front
qui leur était opposé, à se
faire une trouée, un passage.
Dix-neuf jours de manœuvres
militaires de tous genres,
d'assaut contre le centre,
de mouvements enveloppants
de longs détours afin de sur-
prendre l'ennemi sur un
point vulnérable, de marches
et de contre-marches épuî-
santes où l'on sent à un mo-
ment donné que l'on est sur
le point de rendre l'âme.
Et dominant tous ces ef-

forts, donnant à cette série
d'opérations militaires un
caractère d'effroyable gran-
deur, le bruit incessant de
l'artillerie, le tonnerre des
bouches à feu de tous can-
bres.

Se fait-on vraiment une
idée de tout ce que cela veut
dire ? Songe-t-on assez aux
moments terribles que tra-
versent ceux qui depuis plus
de deux semaines vivent nuit
et jour comme dans un en-
fer, occupant des tranchées
remplies d'eau, restant expo-
sés à toutes les intempéries
de la saison, se ruant du ma-
tin au soir contre un ennemi
qui les harcèle sans cesse,
faisant des prodiges de va-
leur afin de gagner quelques
pouces de terrain et le soir
venu s'affalant épuisés là où
ils se trouvent pour être ré-
veillés presque de suite par
l'éclat des obus ou par une
attaque brusquée. Ce doit
être le supplice des sunlites.
Ceux qui l'endurent
doivent être donés d'une âme
très fortement trempée, il
faut que leur courage soit
surhumain et que l'amour de
la patrie les transforme en
êtres capables de résister
aux plus terribles épreuves.

Nous qui vaquons paisible-
ment à nos affaires tous les
jours, qui goûtons les délices
d'une existence calme et se-
reine, qui une fois la jour-
née de travail terminée ren-
trons au foyer pour presser
sur notre cœur les êtres qui
nous sont chers et pour jouir
des grandes joies que procu-
rent les réunions de famille,
arrêtons nous un peu sur no-
tre route sans obstacles et
pensons un peu aux milliers
d'êtres humains qui s'exter-
minent mutuellement pour
l'honneur du drapeau et de
la patrie, loins de ceux qu'ils
ne reverront peut être ja-
mais plus. Un drame aussi
terrible que celui qui se dé-
roule en Europe en ce mo-
ment ne peut nous laisser
insensibles. La voix de l'hu-
manité pure et simple nous
ordonne de songer à nos frè-
res en péril et de leur offrir
le muet réconfort de notre
pensée sympathique.

Jamais encore les chroni-
ques de la Guerre n'auront
enregistré une bataille de
l'étendue et de la durée de
celle qui se livre depuis dix
neuf jours dans un enfer de
contrées les plus riantes de
la France. Il est certain que
de chaque côté plus d'un mil-
lion d'hommes se disputent
le terrain. Les Allemands dit-
on ont plus de deux millions
d'hommes d'engagés dans le
combat. Les "alliés" en ont
plus d'un million. On frémit
en songeant à l'horrible tur-
berie que de telles masses
d'hommes peuvent accom-
plir. On se demande com-
bien de temps encore cette
lutte fratricide aura lieu.
On est presque porté à dé-
tourner de sa pensée avec
horreur l'image de ce vaste
holocauste, si l'on ne son-
geait que d'un côté on se bat
pour se défendre, pour arrê-
ter l'élan d'un ennemi brutal
et orgueilleux, pour barrer
la route à des hordes qui à
exterminer.

Au cours des vingt der-
niers siècles il a fallu à plu-
sieurs reprises résister aux
flots envahisseurs de tribus
sauvages et de bandes de

barbares. Tolbiac, Tours,
les Croisades, Varna et Le-
pante marquent les grandes
victoires remportées par la
civilisation sur la barbarie.
On pensait que les nations
d'aujourd'hui ne se verraient
plus obligées de refouler une
invasion de barbares. L'on
était loin de supposer qu'une
nation de premier rang,
ayant joui de tous les bien-
faits de la civilisation mo-
derna, en raison de ses pro-
cédés brutaux, de sa convoi-
tise et de son orgueil insen-
sé, deviendrait l'ennemi
commun contre lequel il fan-
drait se liguer. C'est bien
cependant ce qui arrive et
c'est pourquoi la bataille de
l'Aisne est devenue une lutte
aussi sangninaire et aussi
prolongée. Les Allemands
contre lesquels les civilisés
combattent sont des adver-
saires redoutables puisqu'ils
pratiquent l'art de la guerre
en barbares se servant d'en-
gins perfectionnés.

Il faut en finir cependant.
Il ne sera pas dit que vingt
siècles de civilisation et de
lumière doivent disparaître
sous le talon brutal du Teu-
ton armé. On ne peut per-
mettre à ce monstre effroy-
able, qu'est le Militarisme
d'Outre Rhin, de prendre
plus d'envergure, de se déve-
lopper davantage. Ce serait
folie et folie dont se repen-
traient tous ceux qui se se-
raient croisés les bras et qui
auraient permis à la rafale
Teutonne de tout balayer et
de tout écraser sur son pas-
sage. C'est sans doute cette
pensée qui anime, fortifiée et
retrempe l'âme des alliés,
qui leur donne cette force
de résistance si nécessaire
en ce moment terrible et qui
leur fera finalement gagner
la bataille.

Ah, tenez bon vaillants fils
de France, défenseurs de
l'humanité et de la civilisa-
tion. Serrez vos rangs et
opposez une muraille de fer
aux assauts de l'ennemi, va-
leureux enfants d'Angle-
terre. Combattez et combat-
tez sans relâche. On vous
soumet à de terribles épreu-
ves; vous vivez depuis dix
neuf jours dans un enfer de
mitraille d'obus et de balles;
on ne vous laisse jamais en
repos; vous qui avez déjà
mille fois gagné, on vous
harcèle nuit et jour, vous
devez faire face à vingt en-
nemis à la fois et à vingt en-
droits différents, vous ne de-
vez ni boire, ni manger, ni
dormir, il vous faut constam-
ment bondir d'un point es-
carpé à l'autre, de tranchée
en tranchée, sous l'ouragan
des balles et sous la rafale
meurtrière des canons; vous
ne devez plus compter ni les
jours ni les nuits; mais le
moment est critique, l'heure
est solennelle et toute notion
du temps doit disparaître.
Vous n'êtes plus des êtres en
chair et en os, avec toutes
leurs faiblesses, vous êtes
aujourd'hui des héros, les
gardiens sacrés de notre ci-
vilisation, sur lesquels le so-
leil de la gloire ne cessera de
luire et de former une au-
rèle immortelle.

Vous qui combattez de si
noble et de si sublime façon
dans cette région de la
France qu'arrosent l'Aisne,
la Somme et la Meuse, n'ou-
bliez pas un seul instant que
l'humanité entière attend
haletante l'issue de cette ba-

Rheingold Restaurant
622 RUE COMMUNE
Installation moderne de premier ordre
SERA OUVERT AU PUBLIC
SAMEDI TROIS OCTOBRE
CONRAD KOLB, Propriétaire
Cuisine Allemande Prix modiques Excellent service

taille et se prépare à ceindre
votre fronts du laurier de la
victoire et de la reconnais-
sance.

Combattez et combattez
sans relâche, afin que le
monde entier soit délivré à
tout jamais du plus affreux
cancheimar qui soit, de la do-
mination d'un peuple insen-
sible à la voix de la pitié et
de la générosité et ne son-
geant qu'au triomphe ultime
de la force brutale.

ANDRE LAFARGUE.

Vers la Victoire

Depuis le début de la guerre,
le gros de l'armée allemande n'a-
vait pas cessé d'avancer. La ré-
sistance de la Belgique avait ra-
lenté sa marche; le passage de la
Meuse lui avait été chèrement
disputé; la rencontre de Guise
avait été une défaite. Cependant
le flot coulait toujours, rompait
toutes les digues, inondait nos
Flandres, la Picardie, la Thie-
rache, débordait sur l'île-de-
France et la Champagne.

Les Russes avaient eu beau ac-
célérer leur mobilisation, pou-
ser leur rouleau dans la Prusse
orientale, écraser l'armée autri-
chienne en Galicie; l'Allemagne
ne s'en promettait pas moins
encore de réaliser son plan et d'en
finir avec nous à temps pour
barrier aux Russes la route de
Berlin et, au besoin, celle de
Vienne.

De là, l'audacieuse manœuvre
qui, avec Paris pour but appa-
rent, avait pour objet, sinon
d'encercler, du moins de mettre
hors de combat notre armée de
la Marne, de la rejeter en Bour-

gogne, de réduire le champ re-
tranché de Paris à ses propres
forces.

C'est cette manœuvre qui
échoua, non pas seulement parce
que nous l'avons reconnu du pre-
mier jour; parce que, tout de
même, le général von Kluck n'est
pas Napoléon; parce que, de
notre côté, de véritables hommes
de guerre commandent à des
troupes d'une telle bravoure,
d'une telle endurance, si magni-
fiquement supérieures à la mort
et à des fatigues surhumaines,
qu'ils n'en peuvent parler sans
que les larmes leur montent aux
yeux;—mais encore parce que,
dans cette lutte prodigieuse, si
injuste qu'il est souvent le des-
tin, il n'est pourtant pas possible
qu'la cause du droit et de la
liberté ne l'emporte pas.

Depuis cinq jours, l'armée al-
lemande a cessé d'avancer; de-
puis trois jours, elle a commeu-
ré à reculer; depuis hier, son aile
droite et son centre battent en
retraite.

Dans la région, immortelle dé-
jà depuis un siècle, de Montri-
rail, c'est une véritable victoire
qu'ont remportée les troupes an-
glaises et les nôtres. Sur les
plateaux au nord de Sézanne, sur
le front, non moins fameux, qui
s'étend de Sommesous à ces ma-
rais de Saint-Gond en avant des-
quels Napoléon gagna sa bataille
de Champaubert, c'est une autre
victoire, non moins importante,
qui a été écrite dans l'histoire.

Et, sans doute, l'ennemi, lui aus-
si, s'est bravement battu; et il
va continuer à se battre; et sa
retraite vers l'Aisne et vers
l'Oise n'est pas une déroute; et,
dans sa retraite, il se retournera
encore pour recommencer ces
terribles hécatombes. Pourtant, à
je ne sais quoi qu'on devine, qui
ne s'explique pas, qui ne se rai-
sonne pas, il a paru à ceux qui
reviennent du champ de bataille,
que cet ennemi, pour redoutable
qu'il soit toujours, n'est pas au-
jourd'hui ce qu'il était hier, et
qu'il a senti passer sur lui le
vent qui vient de Valmy.

Ne nous laissons pas aller à
toutes nos espérances. Disons-
nous que nos épreuves ne sont
pas finies. Gardons les yeux
fixes sur la réalité, la dure réa-
lité. C'est un colosse formida-
ble que nous avons entrepris
d'abattre. Mais, sûrs de nous-

LAYNAUD SŒURS
ont le plaisir d'annoncer
qu'après le premier Octobre
mil neuf cent quatorze
leur établissement de couturiè-
res sera transféré au numéro
Cent-vingt-et-un
Place de l'Université
(en face l'Hôtel Grunewald)
Téléphone Main 4676

mêmes, doutons moins que ja-
mais. La victoire qui doit libé-
rer l'Europe est pareille à l'un
de ces vastes oiseaux de mer qui,
surpris sur le rivage, ne réussit
pas du premier coup à s'élever
dans les airs, se bat longtemps
les flanes d'une aile pesante,
cherche son essor, et ne com-
mence à voler d'une course ra-
pide et sûre qu'après avoir at-
teint les hautes régions du plein
ciel.

POLYBE.

Les enrôlements volontaires

Le mouvement d'enthousiasme
patriotique s'accroît en Angle-
terre. Les enrôlements attei-
gnent le 5, près de 300,000
hommes, dont 12,000 fournis par
Londres. Les membres des cer-
cles aristocratiques du West-End
s'enrôlent dans le 11e bataillon
des fusiliers royaux et vont cam-
per, la semaine prochaine, à
Colchester. A Glasgow, 10,000
hommes se sont déjà enrôlés.
Leeds, sous les auspices de son
lord-maire, va former un batail-
lon de 1,200 homes. Plus de 2,000
hommes ont été recrutés cette
semaine à Chester pour le régi-
ment de Cheshire. Les houilleurs
du West-Riding s'enrôlent pour
former un bataillon de mineurs.

Les jeunes volontaires de l'U-
lster, un corps choisi de 800
jeunes gens, ont décidé de s'en-
rôler en corps. Lundi sera ou-
vert un camp pour le corps des

anciens élèves des grandes écoles
publiques et l'on estime qu'à la
fin de la semaine il comptera au
moins 2,000 hommes.
Et le "Daily Graphic" dit que
l'Angleterre n'a fait encore
qu'effleurer le bord des res-
sources qu'elle est en état de je-
ter dans la campagne si la lutte
se prolonge.

Lord Kitchener
auprès des blessés

Londres, 7 septembre.

Lord Kitchener a fait hier une
visite inopinée aux soldats bles-
sés soignés au London Hospital.
Il a adressé quelques mots de
consolation à chacun d'eux et
leur a dit: "Dépêchez-vous de
guérir, nous avons besoin de
vous."

HYDRO-
THER-
MASS.
(massage)
Procédé scientifique de bains turcs.
Meilleur qu'une semaine au bord de la
mer ou dans la montagne. Traitement
de deux heures. Dames, de 8 à midi;
messieurs de 1 heure à 8 heures et tout
le dimanche. \$1.00 par traitement. Six
séances pour \$5.00. Chloropodié, man-
icure. Doroisirs \$1.00; \$25.00 par mois.
Doigts et ongles, 50c; 25 pour \$10.00.
Leçons de natation.
725 rue Gravier.
M. et MME ROBERT OSBORNE.
10 mai-1 an

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 3 Commencé le 20 septembre 1914

LA
Conquête du Bonheur
PAR
JACQUES FRONTON

Lamonne voulait essayer mais il ne put pas,
il lui aurait fallu employer des fournitures
mauvaises, négliger les façons, diminuer les
souvriers, il ne pouvait s'y résoudre. Pendant
ce temps, la ruine arrivait peu à peu, gagnant
la maison avec une effrayante rapidité. D'a-
bord les réserves de la maison firent face au
déficit, mais peu à peu le trou s'agrandit et La-
monne prévit le jour où il faudrait cesser le
commerce et abandonner la fabrication.
Un jour, il fit appeler sa femme, sa Jeanne
aimée, et après l'avoir embrassée, il lui dit
sans autre préparation:
— Ecoute, ma Jeanne, fai à te rendre des
comptes!
— Des comptes à moi ?
— Oui; écoute bien ce que je vais te dire.
— Comme tu me dis cela ?
— Comme un homme qui va prendre une ré-
solution grave et qui ne veut pas la faire sans

avoir consulté l'associée de sa vie, l'associée de
son cœur.
— Tu m'effraies, mon ami.
— Ne t'effraie pas, mais réfléchis bien avant
de te me répondre.
— Tu sais quels efforts je fais pour soutenir
mon usine, tu sais quels sacrifices je fais pour
que ma fabrique ne tombe pas, en dépit des
coups répétés que me porte mon concurrent,
mon ennemi mortel.
— Ce Forbath !
— Oui, cet homme qui ne recule devant au-
cun moyen pour me perdre et qui y est pres-
que parvenu.
— Ce serait donc ?...
— La ruine, à brave échéance peut-être.
— La ruine, dit Jeanne, ah! elle ne m'effraie
pas pour moi; mais te voir malheureux toi, si
bon, si généreux, si vaillant! oh! cela me ren-
drait la plus malheureuse des femmes.
— Ne pense pas à moi, mais plutôt à toi, et à
notre fils, le cher mignon dont tout l'avenir est
compromis.
— Mon fils, murmura Jeanne avec un indici-
ble accent de souffrance.
— Jeanne, il nous reste juste deux cent mille
francs; c'est tout ce que j'ai pu sauver du
nauffrage commercial. Tout liquidé, notre
usine fermée, toutes nos traites payées, notre
nom intact, il nous restera cette somme pour
vivre. C'est peu avec la cherté de la vie; mais
en nous retirant dans un coin nous pouvons vi-
vre modestement et élever notre fils.
— Avec toi, dit Jeanne, que m'importe la
fortune; partout où tu seras je serais heureuse
si tu es content.
— Nous pouvons tout liquider et nous retirer.
C'est le premier moyen.
— Et le second moyen ?
— Le second ?

— Oui.
— Eh bien, c'est de prendre ces deux cent
mille francs, notre dernière ressource, et de
 tenter un suprême effort, de risquer le tout
pour le tout, et d'essayer encore une fois de re-
conquérir cette fortune qui nous fuit. On peut
tout espérer avec de la force et de l'énergie.
— Tu sais que je ne manque ni de l'un ni de
l'autre, dit Jeanne d'un ton résolu.
— Alors tu penses qu'il faut lutter !
— Juequ'au bout! fit Jeanne avec élan.
— Un éclair de joie illumina le visage de l'in-
dustriel, et attirant sa femme sur son cœur, il
l'embrassa avec effusion.
— Cher ange, dit-il, tu es bien comme je l'ai
toujours connue, vaillante et bonne; toi, aussi
tu comprends que fermer l'usine avant que le
dernier effort ait été essayé, serait une véri-
table défection. — Eh bien oui, luttons, luttons
avec l'apréché et l'énergie du naufragé qui s'ac-
croche à sa dernière planche de salut. Puisse-
t-elle nous conduire au port ?
— Lamonne prit les deux cent mille francs qui
lui restaient et les déposa chez son banquier
un des plus solides de la ville; il put se faire
ouvrir un crédit de sept ou huit cent mille
francs, représenté par l'escompte de valeurs qui
lui permirent d'entreprendre de nouvelles four-
nitures en abaissant ses prix de façon à se rap-
procher de ceux de son concurrent.
— Un moment, il put croire qu'il allait dompter
la déveine. Mais un jour en lisant son jour-
nal, il pâlit affreusement et se laissa tomber
sur une chaise, affaissé.
— Qu'en-tu ? demanda Jeanne effrayée.
— Pour toute réponse, Lamonne lui montra un
entrefilet de la chronique locale; on y lisait
simplement ces quelques lignes:
— "M. Fabricier, le banquier bien connu de no-

tre ville, vient de prendre la fuite; il laisse un
passif de deux millions environ."
— Nous sommes ruinés, fit Lamonne, tout est
fini. C'est le dernier coup.
— CHAPITRE X.
Les Encans.
— Dix francs, la jolie bonbonnière! allons,
messieurs, mesdames, ça vaut mieux que cela,
la montre est en bronze; en vrai, voyons, qui
dit onze, onze cinquante, très bien, douze, en-
core mieux, douze cinquante là-bas et treize
ici, n'ayez pas peur, c'est encore trop bon
marché; treize francs la jolie bonbonnière! n'en
veut-on plus à ce prix-là ? est-ce bien enten-
du ? bien réfléchi ? dépêchez-vous, mesdames...
— Tiens, c'est vous ? Madame Richard. Eh
bien, ça va, à ce qu'il paraît, la vente à vos
bourgeois.
— Taisez-vous, tenez, ça me fend le cœur; des
gens si riches, un homme brave comme un sou
et ne faisant de tort à personne.
— Avoir roulé sur l'or et ne plus rouler sur
rien du tout, ça doit être triste; c'est notre re-
vanche à nous autres, gens de la dure, ça nous
console d'être pas riche, nous trimons, nous
bûchons toute la journée, les bourgeois trou-
vent tout ça tout naturel, mais quand ils doi-
vent mettre eux aussi la main à la pâte, ber-
nique, la chose leur semble moins drôle.
— Vous n'avez pas connu le patron, Fran-
çoise. Fils d'ouvrier, il avait appris de son père
ce que c'était de travailler, et il ne méprisait
pas les pauvres gens, certes. Car le vieux et
débilité M. Lamonne avait ramassé ses premiè-
res économies sou à sou, en donnant le coup de
marteau comme les compagnons; mon père qui
travaillait avec lui, m'a souvent conté l'avoir

vu déjeuner avec un pain d'un sou et une
bouteille d'eau; ah! ce n'était pas les jeunesnes
de maintenant qui se reposent le dimanche pour
mieux nocer le lundi.
— Mais alors, comment est-il arrivé à épou-
ser la défunte bourgeoise, qui était riche, elle ?
— C'est bien simple. Les filles à marier ne
sont pas plus rares aujourd'hui qu'autrefois,
mais ce qui s'en va tous les jours ce sont les
jeunes gens honnêtes et travailleurs; eh bien!
c'est justement les qualités que possédait le
père du patron; M. Clément, son beau-père qui
avait cette usine, comprit qu'il y avait de l'é-
toffe dans son ouvrier contre-maître, car il
était contre-maître alors; il le surveilla de
près; puis un jour le fit venir dans le but de
causer avec lui.
— C'était un beau gars de 25 ans, bien planté
et portant crânement son costume d'ouvrier, à
ce qu'on m'a dit.
— M. Clément l'interrogea sur ses espérances
pour l'avenir, il fut charmé de sa conversation
claire, précise et aisée; il ne put s'empêcher de
lui manifester son étonnement.
— Le contre-maître fit bientôt cesser cet éton-
nement en avouant à son patron que s'il con-
sacrait ses journées aux travaux de l'usine, il
prenait sur ses nuits pour s'instruire, continu-
ant ainsi les bons commencements de l'école
communale.
— C'est très bien; d'ailleurs ça m'aurait
étonné qu'après tout le bien raconté de lui, cet
homme-là eût été un bourgeois ordinaire.
— Pour vous finir mon histoire. M. Clément
se chargea lui-même de l'éducation du jeune
homme; il en fit son associé, puis son gendre.
Il avait eu la main heureuse, car M. Lamonne,
en peu de temps, tripla les affaires de l'usine
qui n'était plus assez grande pour lui. Les
bâtiments étaient vieux, insalubres, l'éta les ou-